

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UNAN (557)

BUREAU RUE DE LA LIBERTÉ

LE NOUVEAU CONTRAT DE LA COMPAGNIE DU GAZ.



Permettez moi, madame de vous offrir ce joli cadeau.

LA VILLE DE LIÈGE - TIMEO DANAOS ET DONA FERENTES.

ABONNEMENT :

Un an fr. 7 00
 Franco par la Poste

Bureaux

12 - Rue de l'Étuve - 12
 A LIÈGE

Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne fr. » 50

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne » 1 00
 Fait-divers » 3 00

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

La question du gaz.

M. Warnant a présenté, lundi dernier, au Conseil communal, le résumé d'un projet de contrat, sorti des négociations engagées entre le Collège et la haute et puissante Compagnie dont M. Frère-Orban fait le plus bel ornement.

A première vue, les offres faites par la compagnie paraissent assez avantageuses. La ville éclairée pour rien, les particuliers payant le gaz à 20 centimes au lieu de 27, dès demain, et à 18 centimes à partir de 1888, tout cela, évidemment est fort alléchant.

Toutefois, il convient de remarquer que ces conditions nouvelles — toutes brillantes qu'elles soient en comparaison de celles que la Compagnie nous a imposées jusqu'à présent, sont loin d'être aussi favorables que celles faites, par d'autres sociétés, à la plupart des grandes villes. A Gand, notamment, les conditions sont beaucoup plus avantageuses pour les particuliers. Enfin, le gaz que la Compagnie Orban fournit à la ville est archi-mauvais et il n'est pas une ville de quelque importance qui ne soit beaucoup mieux éclairée que Liège. Nos réverbères ont l'air de lampions fumeux plutôt que de becs de gaz et, cependant, il ne paraît point que la Compagnie ait l'intention de modifier cet état de choses.

Nous reviendrons, d'ailleurs, sur cette affaire, quand le projet de contrat sera, en entier, livré à la publicité.

Dès à présent, cependant, nous avons le droit de nous étonner de ce que le Collège n'ait pas cru devoir demander à d'autres sociétés qu'à la Compagnie Orban, à quelles conditions elles consentiraient à se charger de l'éclairage de la ville. La comparaison aurait permis de savoir au juste ce que valent les concessions de la compagnie liégeoise du gaz, dont les chefs de file, c'est à dire les Frère-Orban, les Mestreit, etc., sont trop malins pour n'avoir pas réussi, au cours de ces négociations à « mettre dedans » un Collège où brillent des Warnant, des Renkin et des Ziane.

Enfin, il convient de se demander s'il est bien juste de faire payer par les seuls consommateurs de gaz, l'éclairage des rues de la ville, dont profitent tous les habitants. Si la compagnie du gaz éclaire les rues pour rien, il est clair que c'est en faisant payer par les particuliers le gaz consommé par la ville. Grâce à ce système, un petit industriel qui se sert d'un moteur à gaz en arrive à faire, à lui seul, les frais de l'éclairage de deux ou trois rues, alors qu'un rentier, beaucoup plus riche, mais ne consommant pas de gaz, ne contribuera pas pour un centime aux dépenses résultant de l'éclairage de la rue qu'il habite.

Ce sont là des anomalies qu'il conviendrait de mettre en lumière avant que la ville ne se laisse encore ligotter par une société quelconque.

C'est à quoi nous nous emploierons dans un prochain numéro. CLAPETTE.

La Morue et le Hareng-saur.

IDYLLE.

Un Hareng-saur chez un marchand d'épices.
 En attendant qu'il fut mis sur le grill,
 Sans trop d'excès, vivait avec délices.
 Près d'un voisin un Morue en baril,
 Or, il advint de ce beau voisinage,
 Qu'à force de se dir' bonjour ! matin et soir,
 Le Hareng-saur rêva de mariage,
 Et dans son cœur nourrit un fol espoir !

Profitant d'une heure où le garçon d'boutique,
 A la patronne racontait ses amours,
 A la Morue avec un air pudique,
 Il tint sans peine à peu près ce discours :
 « Triste exilé sur la terre étrangère !
 « Comm' toi ma vieillesse je pousse plus d'un soupir !
 « J'ai possédé un cœur pour l'aimer ma commère,
 « Et des nageoires au besoin pour te servir ! »

« Pour tant d'amour je n'étais pas ingrate,
 « Dit la morue qui savait l'opéra.
 « Un Hareng-saur est un mari qui flatte
 « En même temps le cœur et l'odorat !
 « J'ai su pas coquette et jamais j'ai me parfume,
 « Tu sens parfois plus fort qu'un brigadier
 « D'gendarmérie, à tout l'on s'accoutume,
 « Dans un ménage il faut sympathiser ! »

Le hareng-saur joyeux comme un baléine,
 Prit pour témoin deux homards de l'endroit
 Puis à minuit courut tout d'une haleine,
 A la mairie pour consacrer son droit,
 Puis on revint faire la noce en famille,

Chez l'épicier, qui n'a douté pas d'ça.
 Rêvait tout haut café, sucre et vanille,
 Qu'on l'aurait décoré pour son tapioca !

Mais tout la nuit ne fut pas si tranquille,
 Après le repas dans l'arrière-magasin.
 La fille d'honneur, un jeun' sardine à l'huile,
 D'manda d'piquer un cancan clandestin.
 Le marié dans l'pas du Gendarme,
 La mariée l'pas des alligators ;
 Bref ! tout la noce fit un tel vacarme,
 Que l'épicier jura d'les mettre dehors !

Le lendemain, la première cuisinière,
 Qui s'était présentée, c'était un vendredi,
 Dans son panier la maligne épicrière,
 Mit l'Hareng-saur, pour plaire à son mari.
 Si vous voulez la moral' de l'histoire ;
 N'oubliez pas jamais les amoureux.
 Plus d'un mort en lieu, cela c'est notoire,
 Le Vieillard en sort les larmes aux yeux !

SATYRE.

Un malentendu a failli ensanglanter,
 Lundi dernier, la salle, d'ordinaire si paisible,
 Des séances du Conseil communal.

M. Hanssens ayant, à une phrase de M. Renkin vantant la générosité de la Compagnie du gaz, répondu en rééditant les paroles du vieux Laocoon : « Timeo danaos et dona ferentes », M. Renkin — qui croyait que ses mots s'adressaient à lui — a amèrement reproché à M. Hanssens de l'insulter sans motif.

— Je suis un brave père de famille, a dit l'éminent échevin, mais je n'admets pas qu'on m'insulte en espagnol.

— Mais, a répondu M. Hanssens, je ne vous ai rien dit de désagréable.

— Comment, rien de désagréable, mais j'ai très bien entendu que, quand vous avez parlé de *dona ferentes*, Warnant a dit à Van Marcke que c'était une véritable insulte.

— Pour la compagnie du gaz, peut-être, le mot était-il dur, mais il ne vous concernait en rien.

— Ah, tant mieux ! c'est que, voyez-vous, Van Marcke a toujours l'air de rire de moi et, quand on parle un langage que je ne comprends pas, il me sème toujours qu'on me dit des sottises.

— Rien n'était plus loin de nos intentions, dit M. Hanssens — qui voulait rassurer le pauvre échevin — seulement, dites-moi, pourquoi avez-vous cru que je parlais espagnol.

— Tiens, dit Renkin, j'avais entendu *dona ferentes* et je croyais qu'il s'agissait d'une espagnole, puisqu'on les appelle toujours dona !

Fête de bienfaisance.

Rappelons que demain dimanche commencera, à deux heures, la grande fête donnée au profit des pauvres, dans le superbe local érigé place Saint-Lambert.

Cette fête, qui durera jusqu'à lundi soir, réunira toutes les attractions possibles. Il y aura des tir, un diorama, un atelier de photographie, et une foule d'autres baraques de curiosités ; le public pourra se distraire en assistant aux représentations données au Théâtre de l'Enfer, par le *Delirium club*, et à celles données, sur une plus grande scène, par les étudiants libéraux qui joueront, avec le talent qu'on ne leur connaît pas, une des plus belles tragédies du répertoire anti-classique : *Télémaque* ! Il y aura un aquarium magnifique où l'on pourra admirer Marfori, l'ancien de la reine Isabelle à la rose d'or. Enfin, nos plus jolies mondaines s'occuperont de la vente d'une foule d'objets, cotés à des prix plus doux encore que le sourire de ces dames.

Les cartes de circulation, permettant de pénétrer partout, et valables pour les deux jours, coûtent cinq francs. Le prix d'entrée dans l'enceinte de la fête est fixé à un franc, billet pris au bureau ; soixante-quinze centimes, pris d'avance.

Il faudrait être le dernier des cléricaux pour ne pas assister à cette belle fête. Tous nos lecteurs, en tous cas, y seront, car nous avons pris la ferme résolution de désabonner d'office tous ceux qui oseraient s'abstenir.

Littérature hutoise.

La Belgique vient de voir naître un nouveau journal.

Ce journal, qui nous a été adressé « pour échange », paraît à Huy et est intitulé *l'Ortie*.

Le titre est tout ce que l'on peut rencontrer de piquant dans cette feuille, qui n'en est, toutefois, pas moins drôle.

Rien que l'article programme suffirait pour faire la réputation d'un journaliste. Écoutez le début :

A nos abonnés, futurs abonnés, lecteurs, collaborateurs et correspondants.

Aujourd'hui est née une gazette.

Son père *Liberté* et sa mère *Honnêteté* lui ont donné le prénom assez significatif de *l'Ortie*.

La mère et le nourrisson sont en bonne santé. L'enfant vigoureux promet longue et bonne vie.

« Qui s'y frotte s'y pique », telle est notre devise. Nous serons éclectiques parce que nous conserverons nos coudées franches. De la main gauche nous aurons le calumet de la paix pour ceux qui agissent loyalement et sincèrement ; de la main droite nous tiendrons gaillardement les écrivains pour cingler ceux — n'importe la fraction des partis de la politique à laquelle ils appartiennent — qui sont ou seront les transuges et les ambitieux.

Quel joli sujet pour un tableau de genre.

D'un côté, le père, Monsieur *Liberté*. De l'autre, la mère, Madame *Honnêteté*. Au milieu, le gosse, répondant au doux prénom d'*Ortie* et tenant, de la main gauche, le calumet de paix, c'est à dire sa pipe, de la main droite, les écrivains.

N'est-ce pas que c'est là une charmante scène d'intérieur qui pourrait tenter le pinceau de Florent Willems ?

Mais passons. Après avoir défini les attributions de chacun de ses collaborateurs, *l'Ortie* termine ainsi son article programme :

Nous pouvons résumer notre programme en quelques lignes :

Satirique.

nous sifflerons : « Qui s'y frotte, s'y pique. »

Politique.

nous avons gravé sur notre bannière en caractères indélébiles :

LIBERTÉ — HONNÊTÉTÉ.

Littéraire.

nous chanterons avec Rabelais, Épicure et l'*Écriture Sainte*, le rire et le bon vin réjouissent le cœur et donnent la santé.

Mondain.

nous rirons avec Armand Sylvestre : « des enfants ? le meilleur, c'est la façon. »

LA RÉDACTION.

Plus loin, sous la rubrique « correspondance française » *l'Ortie* publie un article où l'on rencontre des phrases comme celle-ci :

En outre du doute qui me hante sur les aptitudes nécessaires à cette charge, je dois vous dire que je ne suis guère qu'un écrivain fantaisiste et par-dessus tout indépendant à ne souffrir aucune attache.

l'Ortie agit sagement en nous disant que cette correspondance est française.

Personne, sans cette heureuse précaution, ne se serait douté de la chose !

Le correspondant liégeois, qui paraît avoir des opinions plus avancées que celles de ses copains hutois, cultive l'originalité :

Parlant d'*Aben-Hamet*, le correspondant avoue franchement n'avoir pas vu cet opéra mais il croit, cependant, pouvoir affirmer que :

L'heureux auteur, Maître Dubois, a emporté à Paris, une superbe couronne « or et argent », chef-d'œuvre sortant des ateliers de la Maison Pickman, rue St-Gilles.

Là, en effet, était le point grave.

Que la musique d'*Aben-Hamet* soit bonne ou mauvaise, la chose importe peu aux Hutois. Ce qu'il fallait savoir, c'est si — ainsi que le bruit en courait en Europe — M. Dubois avait, en effet, eu l'honneur de recevoir une couronne sortant de la maison Pickman.

Le correspondant de *l'Ortie* veut bien nous fixer sur ce point. Nous l'en remercions.

Plus loin, nous cueillons cette fine plaisanterie :

« Tous les chars étaient superbes, même les char-rons et les char-cutiers. »

Très joli et très neuf !

Oyez, à présent, l'histoire des amours du correspondant liégeois de *l'Ortie*.

Figurez-vous, mon cher Rédacteur, que j'en suis à ma huitième (!) maîtresse, et que toutes s'appelaient « Maria ». C'était agaçant, mais c'était comme ça. Vous comprenez, on ne peut, à une jeunesse qui vous plaît, se plaindre de ce que son nom soit l'homonyme de votre emballage précédent. Or donc,

vendredi de la semaine dernière, comme je réfléchissais aux marchandes d'allumettes, à qui la police, sans scrupule, permet de tendre la main et de s'empêtrer dans le vice — sous prétexte de vendre leur marchandise — je me bouscule distraitemment contre une petite femme, qui me dit d'une voix fûtée : Pardon, M. J. Elle me connaissait et, comme dans les *Écriteuses* : « Que vous dirais-je ? Elle était belle. » Ma première idée fut de voler à elle pour lui dire : « Mamzelle si vous voulez, si vous voulez me marier, » mais ma guigne aux Maria, me fit réfléchir que peut-être l'ange aux yeux bleus portait mon cauchemar de nom. Je la suis : et, ô bonheur ! à la bifurcation du Carré, elle rencontre une amie, qui me fixe sur le prénom en lui disant : « Bonjour, Ninie. » Mon rêve ! je ne sais pas si c'est le vôtre, mais j'ai toujours rêvé une femme qui s'appela Ninie. Le lendemain à la même heure, je la vis au même endroit, et lui soufflai quelques vers dont les derniers étaient :

A tes genoux, mon Eugénie,
 Je passerai toute ma vie
 Si tu réponds à mon amour...

Et elle y a répondu, et c'est pourquoi, mon cher Rédacteur, ma neuve à Cupidon ne sera pas l'emplâtre aux « Maria », mais le pèlerinage aux baisers, roses à Ninie.

Que je voudrais vous en parler souvent, souvent de cet ange !

Comment, donc, mon cher Monsieur, mais nous l'espérons bien que vous nous en parlerez souvent — de cet ange !

C'est un devoir auquel vous ne pouvez vous soustraire. Vous n'avez pas le droit de nous intéresser d'une façon aussi prodigieuse à la charmante Ninie, pour nous laisser ensuite le bec dans l'eau, sans nouvelles de cet ange !

A bientôt, n'est-ce pas, et dites-nous, si Ninie est blonde ou brune ?

Pour terminer, quelques lignes de la chronique musicale de *l'Ortie* :

Nous assistions jeudi dernier, au Théâtre de notre ville, au premier concert d'hiver que la Société d'Amateurs offrait à ses membres.

Nous nous attendions à trouver en MM. Wieland et Suy et Mlle Bouré de véritables artistes. Ils n'en sont pas.

A M. Wieland, cependant, nous reconnaissons un certain talent comme harpiste. Malheureusement, il exerce sur un instrument trop ingrat, et nous avons entendu plus d'une fois dans la salle, palmerais mieux un violoncelle, je préférerais un hautbois.

Voilà ! M. Wieland, a un joli talent de harpiste, mais il exerce ce talent sur un instrument ingrat.

Ah si, par exemple, M. Wieland exerçait son talent de harpiste sur un autre instrument, comme par exemple, un hautbois ou une caisse roulante, les hutois seraient contents. Mais exercer son talent de harpiste sur une harpe, c'est idiot !

Et dire que tout le journal est rempli de pareilles choses.

CLAPETTE.

Propos de saison.

Il fait froid. Presque chaque jour, des rafales de neige donnent à notre beau pays, à climat tempéré, un faux air de Sibérie septentrionale. Les girouettes tournent comme des hommes politiques et les pauvres arbres, encore dénudés, sont secoués comme des avocats par un conseil de discipline.

C'est le printemps. La prétendue saison d'amour, tant chantée par les poètes, n'est qu'une blague de fort calibre.

Au lieu de se laisser attendrir par les senteurs printanières dont il est question dans toutes les idylles, les jeunes beautés « lâchent » leurs amoureux et font leurs pâques. Le printemps n'est pas la saison d'amour : c'est la saison des parapluies et des hosties sacrées.

Un de mes amis, qui passe pour avoir eu certain succès auprès du sexe auquel nous devons les belles-mères, a remarqué qu'au temps des violettes et des rhumatismes — c'est-à-dire pendant la quinzaine de Pâques — les Mimi Pinson, blondes ou brunes, ont toujours une forte propension au *lâchage*.

Mon ami, assez curieux de sa nature, a cherché la cause de ce phénomène psychologique et voici ce qu'il a trouvé : Les jeunes filles — grâce aux idées étroites que

l'on fourre dans leur jolie tête — consentent rarement à se dispenser d'accomplir certains « devoirs religieux. »

Au nombre de ces « devoirs » brille, au premier rang, la communion.

Malheureusement, avant de s'approcher de la « sainte table », les demoiselles doivent d'abord aller raconter leurs péchés, plus ou moins mignons, à un monsieur re-tranché dans une espèce de guérite désignée sous le nom de confessionnal : cela les chiffonne.

* * *

Lorsqu'un prêtre voit arriver auprès de lui une jeune fille rougissante et confuse qui semble déjà ou encore en âge de faire des bêtises, il lui adresse invariablement cette question :

« Avez-vous un amoureux ? »

Si la pénitente répond : oui, elle s'expose à s'entendre poser une série de questions dignes des feuilles pornographiques.

En agissant de la sorte, le confesseur a peut-être pour but de connaître tous les péchés de pénitente, ou peut-être même de rire un brin (on a beau être dans une guérite, on n'est pas de bois) mais il obtient toujours un résultat qu'il ne demande pas, j'aime à le croire : c'est d'apprendre aux jeunes filles ce qu'elles ignorent... quelquefois.

La séance se terminant généralement par une charge à fond contre l'amour des choses de la terre en général et des hommes en particulier, on comprend que pareille conversation manque de charme pour certaines jeunes filles. Aussi, afin de se soustraire à cet ennui — et cela sans mentir — ces jeunes anges ont trouvé un truc assez original.

Le voici :

Dans le courant de la quinzaine de Pâques elles cherchent à leur « ange adoré » ce qu'on appelle une bonne querelle d'allemand ; une brouille s'ensuit.

Le lendemain, la jeune fille se rend à l'église, et quand son confesseur lui pose la question traditionnelle : « Avez-vous un amoureux ? » elle peut répondre non avec la conviction que donne une conscience tranquille.

Deux jours après, elle se réconcilie avec son amoureux — ou elle prend un autre — et le tour est joué.

Et voilà comment les jeunes et gentes demoiselles peuvent satisfaire aux exigences de la religion catholique et apostolique sans faire tort aux exigences du cœur.

CLAPETTE.

La femme de Chambre.

Personnages : Monsieur,
Madame,
Anna.

(Le théâtre représente un salon. Ameublement jaune orange, assez élégant. Au mur, quelques tableaux. Sur la cheminée, une pendule style empire, surmontée d'un *Paul et Virginie* fuyant l'orage. Une bûche sans compagne fume mélancoliquement dans l'âtre. Monsieur tisonne vaguement ; Madame lit. Une lampe à globe éclaire la scène.)

Madame, fermant le livre avec violence. — Bonté du Seigneur ; est-il possible ? Non non, ces choses-là, n'arrivent pas ! Je ne sais vraiment pas où les auteurs vont chercher...

Monsieur. — Ma chère amie, tu m'as fait peur. Que lis-tu donc là !

Madame. — La *Cousine Bette*.

Monsieur, qui pense à tout autre chose. — Joli roman ma foi !

Madame. — Un roman infâme, monsieur. Monsieur, distraitemment. — Oui un peu infâme, mais joli.

Madame. — Oh ! ce baron Hulot ! Le misérable ! Dans sa propre maison ! Sous le toit conjugal ! Avec une bonne ! Si ça n'est pas une abomination ! Et cette baronne qui le pince en flagrant délit, au moment où il embrasse cette gothor ! (Pleine d'une énergie sombre.) A la place de la baronne, moi, je les aurais poignardés tous les deux !

Monsieur, avec une gêne imperceptible. — Ma bonne amie, tu exagères tout. Crois-en l'homme auquel tu as confié le soin de ton bonheur ; il ne faut rien pousser au noir dans la vie. Si la baronne avait poignardé ce couple évidemment coupable, cette double exécution aurait causé un scandale d'enfer. Les voisins seraient accourus. Puis, les tapis... tu ne songes pas aux tapis... c'est très salissant, les assassinats... Sans compter, chère amie, que le poignard est une arme démodée. Autrefois, le poignard était bien vu. Aujourd'hui, le poignard n'est plus employé nulle part ; pas même dans les rixes. Vois le compte rendu des tribunaux.

Madame. — Où voulez-vous en venir ?

Monsieur. — A rien, chère amie. Tu t'exaltes, et je te calme. Voilà tout.

Madame. — On dirait vraiment...

Monsieur. — On dirait quoi ? Voyons...

Madame. — Ecoutez, André.

Monsieur. — Mignonne, je tremble. J'ai remarqué que, chaque fois que tu m'appelles par mon petit nom, tu couves généralement une tirade longue, solennelle et indignée.

Madame. — Vous jurez-vous tirer de tout par des railleries ? Je vous préviens que si jamais... Au reste, je ne veux même pas y songer. Ce serait une horreur !

Monsieur. — Qu'est-ce qui serait une horreur ?

Madame (elle reste un instant silencieuse, puis éclate tout à coup). — Depuis que cette Anna est entrée ici, vous êtes bien étrange, monsieur.

Monsieur. Allons ! voilà que tu prends la voix de Sarah Bernhardt ! Tu sais que la violence ne te vaut rien. Le docteur Gérard t'a recommandé le calme et les émoullents. Je dois même te dire que ces émoullents...

Madame, digne. — Ne détournez pas la conversation, monsieur. Sans quoi mes soupçons deviendraient des certitudes. D'ailleurs, elle n'est pas mal, cette fille. Les hommes sont si matériels !

Monsieur, loyal et paternel. — Mon enfant, tu dis des bêtises grosses comme ton chignon. Nous sommes mariés depuis cinq ans. Pour moi, la lune de miel dure encore ; il ne tient qu'à toi qu'elle dure toujours. La défiance est une conseillère perdue, mon amie. (Sa voix devient très grave.) Crois-moi, Jeanne. J'appartiens à une génération dont la jeunesse a été mûrie par de dures épreuves, qui prend très à cœur les choses de la vie et qui considère le mariage comme institution sérieuse, haute et... hum... et primordiale.

Madame, émue. — Primordiale...

Monsieur, très majestueusement. — Primordiale. Aussi, mon enfant, je ne saurais trop te recommander de ne pas livrer ton cher petit cerveau aux papillons noirs. (Avec une gaité un peu forcée.) Fi ! les vilains papillons ! C'est fini, n'est-ce pas ?

Madame. — Oui. Mais, vois-tu, c'est si mauvais, le soupçon.

Monsieur, fredonnant. — Le soupçon, Thé-rèse, il nous brise, il nous tue ! C'est dans le Val d'Andorre, n'est-ce pas ?

Madame. — Oui. Ah ! quelle jolie musique !

Monsieur. — A propos de musique, il me semble que tu négliges bien ton piano depuis quelque temps. Hier, tu as estropié cette valse de Scholoff que tu jouais si bien au commencement de notre mariage. Hein ? te rappelles-tu ? chez ta mère... quand je te faisais la cour...

Madame, songeuse et souriante. — Oh ! oui... et... (Un peu d'hésitation.) le soir où maman est sortie du salon pour commander le thé à la vieille Mariane... tu te souviens... j'étais au piano. Tu m'as embrassée sur le cou... J'avais une peur quand maman est rentrée ! J'étais rouge ! Oh ! chéri, comme tu étais sautillant !

Monsieur. — Eh bien ! si tu veux, tu vas te mettre au piano et jouer ta valse de Scholoff. Nous prendrons du thé ; (avec une) le thé du souvenir.

(Il sonne. Une assez belle fille, brune, aux lèvres rouges, aux cheveux noirs et frisés à la racine, apparaît sur le seuil et s'appuie au chambranle de la porte.)

Madame. — Anna, préparez-vous du thé, Anna, sèchement. — Bien, madame.

Madame. — Vous apportez deux tasses sur le petit plateau. Vous y mettez le sucre.

Anna, un peu vibrante. — Mais, madame, je ne l'ai pas, le sucre. Vous l'avez mis dans l'armoire, même que vous avez dit que, le sucre, ça filait trop vite...

Madame (raide). — Je vous prie de me dispenser de vos réflexions. Voici la clef de l'armoire. Je dois vous dire, ma fille, que vous le prenez sur un ton qui ne me convient pas le moins du monde. L'autre jour, devant Mme Ralandart, vous vous êtes permise une observation qui aurait pu vous attirer vos huit jours. Songez-y. Je n'aime pas les répondeuses. Allez.

Anna (jetant un regard oblique à monsieur). — Madame peut me donner mon compte si elle le veut.

Madame (près d'éclater). — Prenez garde !

Monsieur (conciliant). — Voyons, voyons, du calme. Anna, faites le thé, et apportez-le le plus tôt possible.

Anna tournant le dos à madame. — Bien, madame.

(Exit Anna.)

Madame, (avec des notes au-dessus de la ligne). Je chasserai cette fille ! Je la chasserai, cette fille ! Elle est plus maîtresse que moi ici !

Monsieur. — Pourquoi veux-tu chasser cette fille ?

Madame. — Me prenez-vous pour une pensionnaire ? Est-ce que je ne remarque pas ce qui se passe ? (Levant les mains au ciel.) Oh ! ma mère ! ma mère !

Monsieur. — La, la ! Les grandes eaux !

Madame. — Ah ! les hommes n'ont pas de cœur !

Monsieur. — C'est entendu : les hommes n'ont pas de cœur. Voilà un refrain que tu m'as chanté quelquefois, bijou.

Madame. — Un refrain ! (Un temps.) Ecoutez, André. Jusqu'ici, j'ai fait preuve d'une patience peu commune. Vous avez, dès le premier jour, brisé tous mes rêves de jeune fille.

Monsieur. — Ah ! si nous revenons aux rêves de jeune fille.

Madame (elle se jette sur un canapé). — Mon Dieu ! qu'ai-je fait au ciel pour... ?

Monsieur. — Veux-tu être raisonnable, Jeanne ? Laisse moi t'embrasser, là, sur ton petit signe. (Il l'embrasse à la nuque.) Je reconnais l'endroit...

Madame, radoucie subitement. — Grand fou !

Monsieur. — Joue-moi ta valse. Dis-moi, me feras-tu une scène si j'empoisonne ton salon ?

Madame. — Non, non. Fume tes affreux cigares. Oh ! tu es si gentil, ça te plaît !

Monsieur. — Je le suis et je le serai toujours, mon rat bûni ! C'est toi qui es folle !

Madame. — (Elle se jette sur son pleyel et joue la valse de Scholoff d'enthousiasme.)

Aux variations de la fin, elle regarde son mari d'un œil humide. C'est à ce passage-là, n'est-ce pas ? En rentrant, maman m'a dit : « Comme tu as des couleurs, fille ! » Puis — je ne te l'ai jamais répété — elle a ajouté tout bas : « C'est désastreux, ma bichette, mais tu es ponceau ce soir ! » Si elle avait su...

Monsieur, réellement ému et l'embrassant à pleines lèvres. — Chère enfant !

Anna apporte le thé. La soirée s'achève de façon tendre. Monsieur, vers deux heures du matin, regagne sa chambre. A dix heures, il se lève, s'habille et sonne. (Anna paraît.)

Monsieur. — Voyons, Anna, c'est insupportable. Regardez ces bottines. Est-ce ciré ? Je vous en fais juge.

Anna. — Mais, monsieur, je vous jure que... Monsieur. — Vous me jurez... vous me jurez... Ces bottines sont ridicules !

Anna (elle prend les bottines, les regarde un instant et les jette au milieu de la chambre.) Eh bien ! ciré-les toi-même !

CHAPRON.

Théâtre Royal

Vendredi dernier a eu lieu la reprise de *Mignon*.

Interprétation froide.

A part Mme Gally, qui a très convenablement joué et chanté le rôle de Philine, les interprètes ont été en dessous d'eux-mêmes. Mlle Guérin a été correcte en tant que chanteuse, mais elle a joué *Mignon* sans passion et sans même paraître bien comprendre son rôle. M. Falchieri semblait n'être pas en possession de tous ses moyens et il a chanté Lottario sans grand éclat. Enfin, M. Laurent s'est montré chanteur très médiocre ; plusieurs fois même, notre premier ténor a paru n'avoir jamais vu la partition de *Mignon* ailleurs qu'aux vitrines des marchands de musique.

La soirée se donnait au bénéfice de M. Gaultheil. C'est sans doute à cette circonstance que nous devons d'avoir vu jouer par le trial — c'est à dire par le bénéficiaire — un rôle qui, depuis quelques années, était confié à une sobrette.

Nous aimons à croire que, maintenant qu'il n'y a plus de bénéficiaire à exhiber dans le costume du jeune Frédéric, on s'empressera de revenir à l'ancienne distribution.

* * *

La soirée donnée au bénéfice de Mme Gally, a procuré aux amis de l'art musical, l'occasion de témoigner leur sympathie à une des meilleures chanteuses légères qui aient paru sur notre scène lyrique.

La salle était littéralement bondée et la bénéficiaire, acclamée avec enthousiasme, a été littéralement couverte de fleurs.

Toute la soirée, d'ailleurs, n'a été qu'un long triomphe pour Mme Gally, qui a chanté en virtuose le rôle de Marguerite.

M. Gally, de son côté, s'est taillé un beau succès dans le rôle de Méphisto, qu'il a interprété avec une ampleur à laquelle ne nous ont pas habitués les artistes chargés ordinairement de ce rôle.

M. Claeys, de son côté, a obtenu un véritable triomphe dans le rôle de Valentin.

M. Claeys a joué et chanté la scène de la mort, en dehors de toutes les traditions — ce dont nous le félicitons bien sincèrement. D'ordinaire, au moment où doit commencer l'air de la malédiction, l'artiste représentant « le héros étendu sur le sable » se lève tranquillement et se prétend moribond chante gaillardement son morceau, comme s'il s'agissait d'une chanson à boire. Le morceau finit, le baryton se couche. Il est mort !

M. Claeys, du moins, a su comprendre la situation dans laquelle se trouve Valentin, et le naturalisme de bon aloi qu'il a mis dans sa façon d'interpréter la scène a été fort apprécié.

De M. Laurent — qui paraît être dans une série loire — nous regrettons de n'avoir pas grand bien à dire. Notre premier ténor, si brillant dans *Zampa*, les *Mousquetaires*, *Syvana*, etc., a toujours été fort mal à l'aise dans le rôle de *Faust*, beaucoup trop haut perché pour sa voix. Dans la scène du duel, notamment, M. Laurent ne manque jamais de l'enfermer jusqu'à la garde — musicalement bien entendu. C'est encore ce qui est arrivé lundi à M. Laurent. Espérons, toutefois, que cet artiste saura prendre bientôt un éclatante revanche.

Mme Veppla, qui jouait Siebel, a mieux rempli son rôle que son rôle. Toutefois, nous ne volons pas quereller Mme Verella pour si peu le désir d'être agréable à une camarade, à un bénéfice de laquelle elle tenait — par une délicate attention — à participer, ayant probablement décidé cette artiste à aborder un rôle qu'elle connaissait imparfaitement.

Mme Verella aura, d'ailleurs, l'occasion de nous faire oublier ce léger mécompte, en jouant lundi la *jolie Fille de Perth*, qu'elle a étudiée, dit-on, avec le plus grand soin ; on compte sur une interprétation remarquable de l'œuvre de Lort. Attendons et espérons.

Un mot, maintenant, d'un incident qui a fort ému le public.

Au moment où, au second tableau de *Faust*, Mme Gally entrait en scène, un coup de sifflet, strident et prolongé, a répondu aux applaudissements qui accueillaient la bénéficiaire.

A notre sens, on a attaché beaucoup trop d'importance à cette ridicule et grossière manifestation.

Ou bien l'individu qui a choisi, avec tant de tact et d'à propos, l'occasion de siffler une artiste aimée, trouve qu'une chanteuse légère de la valeur de Mme Gally n'est pas suffisante pour notre scène ; ou bien, l'art n'a rien à voir dans l'affaire et le siffleur n'avait, contre la charmante artiste, que des griefs personnels.

Dans le premier cas, le siffleur est un crétin ;

Dans le second, c'est un polisson et un lâche.

Et dans aucun des deux cas cet être là ne mérite qu'on s'occupe de lui comme l'ont fait certains de nos confrères.

* * *

Une troupe d'artistes français, Coquelin en tête, est venue jouer mercredi le *Légataire universel*.

L'interprétation de l'œuvre de Reynard a été fort bonne.

Seul, M. Coquelin — qui nous traite naturellement en provinciaux — a fortement chargé son rôle — qu'il a joué en pitre plutôt qu'en comédien. Sans doute, même en pitre, M. Coquelin n'en est pas moins un incomparable artiste, et il a été fort drôle, mais il n'en est pas moins vrai, qu'au *Théâtre français*, M. Coquelin n'oserait jouer comme il a joué mercredi chez nous.

Après ça, le public ayant paru trouver la chose de son goût, il est fort possible que M. Coquelin ait raison d'en user à son aise avec les liégeois.

Ce que nous en disons, d'ailleurs, n'a nullement pour but d'amener M. Coquelin — qui se moque pas mal de nous et de nos appréciations — à jouer d'autre façon. Nous voulons simplement rester fidèle à l'habitude que nous avons prise de dire toujours ce qui nous plaît — et nous déplaît.

CLAPETTE.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE.

Direction Ed. GALLY

Bur. à 6 h 1/2 h. — Rid. à 7 h 00 h.

Dimanche 5 avril 1885

Aben-Hamet, opéra en 4 actes

Lundi 6 avril, 1885

La jolie fille de Perth.

VILLE DE LIÈGE.

PLACE SAINT-LAMBERT

Grande fête de bienfaisance au profit des pauvres de la ville de Liège

Les 5 et 6 avril

FÊTE FORAIN

Vagabonds : Vêtements de pauvres. — Jouets. — Chinoiserie. — Articles pour fumeurs. — Confiserie. — Fleurs. — Parfumerie. — Bazar. — Tir à la carabine Flobert. — Friture liégeoise. — Jeux divers. — Buffet. — Buvettes. — Guignol. — Atelier de photographie. — Théâtre. — Concert permanent. — Ménagerie. — Musée. — Diorama.

Fête militaire. — Tombola 50 centime billet.

RASSENFOSSE-BROUET

26, rue Vinave-d'Ile, 26

Services de table. — Nouveautés. — Orfèvrerie Christofle.

A LOUER à proximité de la gare de Longdoz, deux Maisons à porte cochère, l'une avec jardin, écurie et remise, et l'autre avec jardin, grand atelier planchéé de 140 mètres carrés, plus grande Maison avec grand jardin, écurie, remise, sise quai Mativa, 37. S'adresser quai Mativa, 33.

Crédit foncier de France.

Souscription du 9 Avril 1885.

6 tirages par an et

1,200,000 Francs

DE PRIMES.

Les titres émis à 435 francs sont payables : 20 francs en souscrivant ; 20 francs à la répartition, le restant par versements échelonnés du 9 avril au 30 septembre 1888.

Le premier tirage aura lieu le 5 juillet prochain. On souscrit sans frais chez :

D. LATOUR-DEPAS, Changeur
1, place Verte, 1, joignant le Louvre.

ANTIQUITÉS

L. Kervysier, sculpteur, rue Mont-St-Martin, 54, Liège. Spécialités des réparations et transformations des meubles antiques.

Allez voir les étalages de chaussures pour hommes et pour dames à 12-50 de la *Grande Maison de Parapluies*, 48, rue Léopold, coin de la place Saint-Lambert. Aussi peu connaisseur que vous soyez, vous conviendrez que j'ai vu de bien belles chaussures.



GRANDE KERMESSE

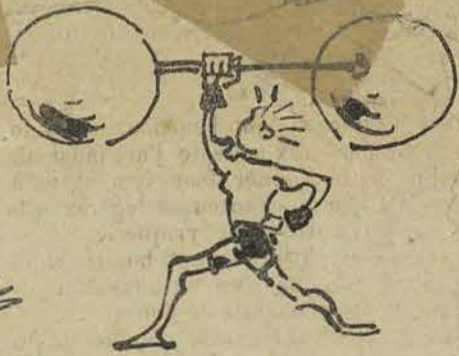
DE BIENFAISANCE
AU PROFIT DES PAUVRES DE LA
VILLE DE LIÈGE

5 & 6 AVRIL 1885

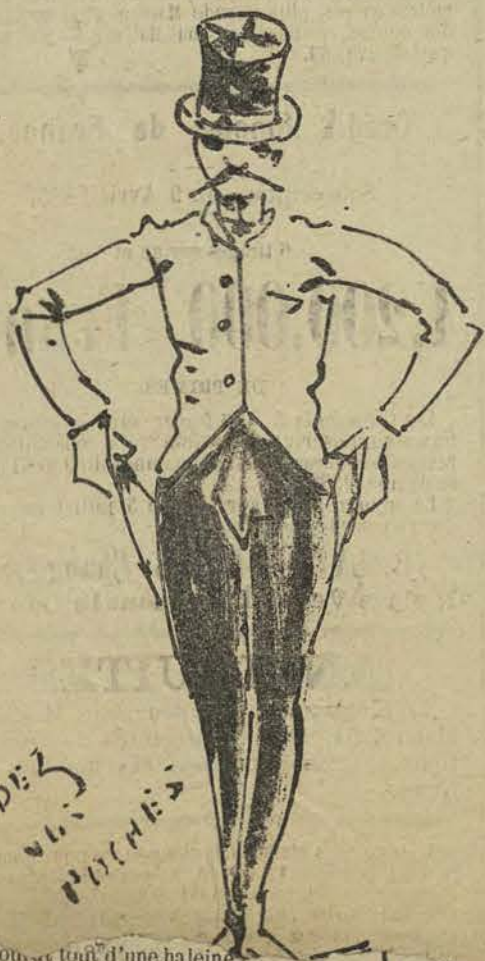


n'ait pas cru à
sociétés qu'à la Co-
conditions elles cen-
de l'éclairage de la
aurait permis de
valent les concession-
geoise du gaz, dont
à dire les Frères
sont trop mal
au cours de ce
dans un Col-
des Benkin e

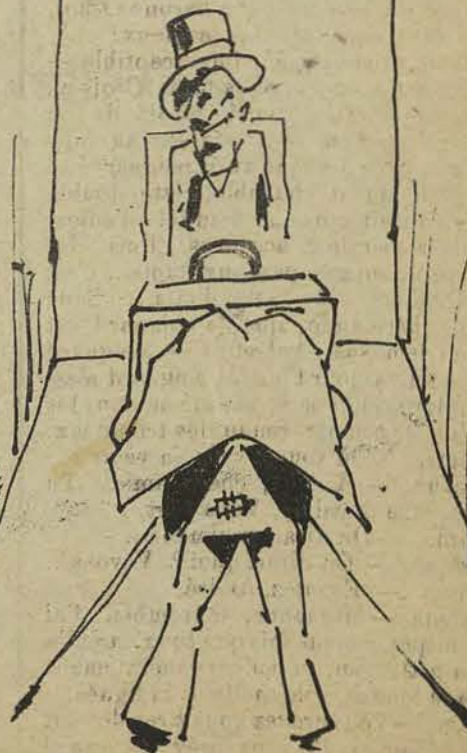
Enfin, il
bien juste
sommater
la ville,
la cor-
rie



GRAND
AQUARIUM



VIDEZ
VUS
PIQUES



con. et tout d'une haleine,
pour consacrer son droit,
avait fait la noce en famille.

trer de piquant dans cette femme; qui
est, toutefois, as drôle.